

Marcel Roncayolo

avec Sophie Bertran de Balanda

**Le géographe  
dans  
sa ville**

Parenthèses



ses propres déambulations, ressentie par lui-même mais aussi imaginée, rêvée, portée par les rumeurs ou le récit. Marseille, au contraire, ma ville natale, était riche en intercesseurs. La matérialité qui m'entourait n'était pas donnée de façon brute, mais interprétée, faite de représentations en grande partie transmises par mon entourage familial, groupes d'appartenance, générations même. À la fois lieu et construction sociale, la ville n'est pas un objet extérieur qui s'impose à nous. Elle est rencontre, croisement entre un objet regardé par un sujet et un sujet fabriqué par cet objet. Elle enseigne et modèle par sa matière et elle est modelée à son tour par un regard singulier qui trie et interprète. En choisissant ma ville natale comme terrain laboratoire, j'allais très tôt être conduit à lire la ville à partir de ces deux mouvements intriqués.

À partir de mes curiosités et des méthodes plus rigoureuses qui me séduisaient, rien ne me contraignait pourtant à me reporter essentiellement au cas marseillais. Je cédaï sans doute, entre des possibles, à l'attrait de Marseille. Pour des raisons sentimentales, la fidélité qui me liait à cette ville et d'autres sentiments, amoureux, qui se dessinaient à l'égard d'une jeune fille habitant mon immeuble et qui devait devenir ma femme. Les hasards convergent parfois. Normalien, je choisisais comme sujet de recherche, pour mon DES (le master d'aujourd'hui, mais sous forme de petite thèse), l'étude d'une banlieue, celle de la vallée de l'Huveaune. Réminiscence d'un souvenir de vacances familiales passées dans une ferme désaffectée, dépendant d'une bastide accrochée à la pente du massif de Saint-Cyr où j'avais observé les multiples formes, successives ou encore entremêlées, d'usages périphériques : les grandes propriétés, devenues tardivement « châteaux », les lotissements populaires du début du xx<sup>e</sup> siècle et, en fond de vallée, la fixation récente de grandes industries,

mécaniques, chimiques ou alimentaires. Terrain fructueux pour m'aventurer dans l'analyse des processus de division sociale de l'espace. Je ne savais pas que j'en ferais le thème central de ma recherche, mais je bénéficiais de cette vue désintéressée, proche des incidents quotidiens qui m'avaient initié, quelques années plus tôt, à cette partie de la banlieue. Quelques amis ont voulu y voir un des premiers travaux plaçant la ségrégation sociale au cœur de l'analyse géographique.

Plus tard, les méthodes « lourdes » que je comptais adopter (notamment à partir de la « nouvelle » histoire économique et sociale) rendaient utopique mon projet de comparaison à l'échelle des ports méditerranéens d'Europe occidentale. Le choix difficile entre CNRS et enseignement à l'École normale, tranché en fin de compte au bénéfice de celle-ci, m'imposait de réduire la cible, d'essayer, je l'ai dit, de tester à travers un cas l'efficacité des concepts et des démarches. J'ignore si cette manière d'user de la monographie est tout à fait satisfaisante. En tout cas, elle répondait à ma manière d'établir la distance entre l'analyse et les souvenirs de jeunesse.

## UNE GÉOGRAPHIE CULTURELLE

Partir de ma ville de naissance pour tester les hypothèses générales d'évolution du phénomène urbain n'allait cependant pas de soi. La démarche scientifique pouvait paraître biaisée puisqu'il s'agissait de soumettre à une analyse critique, « objective » dans ses intentions, une ville pour moi chargée de souvenirs, de mythes familiaux et de représentations, une ville qui m'avait façonné en grande partie. Elle prenait de surcroît le contre-pied de l'impersonnalité, du découplage entre démarche « macro » et « micro » qui était alors (nous sommes en 1941) le politiquement correct dans la

recherche économique et sociale. En dépit des écrits de Lucien Febvre et de Marc Bloch qui revendiquaient de leur côté une part de subjectivité dans le métier d'historien. Depuis les années quatre-vingt, un sérieux retournement méthodologique s'amorçait pourtant chez les historiens et nécessairement chez les géographes qui remettaient au premier plan le jeu des acteurs collectifs mais aussi individuels, quitte à revaloriser la biographie. L'appréciation des œuvres humaines et des conduites se modifiait et surtout le regard que l'on portait sur elles. Cette révolution tardive dans les sciences sociales faisait écho à ce que la physique avait admis au début du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est l'expérience (donc l'expérimentateur) qui fabrique la vérité scientifique. Relativisme qui allait nécessairement ébranler le réalisme physique des géographes. «La ville est toujours la ville de quelqu'un...», article que j'écrivais en 2000, ne pouvait donc plus paraître comme une élégante dérobade, mais une invite sérieuse à la réflexion d'aujourd'hui.

En mettant en tension le particulier et le général, je réglais aussi de fait mes comptes avec quelques formules, cultivées même par les meilleurs esprits, qui affirmaient que «rien ne se passe à Marseille comme ailleurs», comme si ce n'était pas là le caractère de tous les ailleurs. Au constat de l'exception ou même d'une identité qui conduiraient à une simple description, à un enregistrement du non comparable, je préférerais la perspective moins «fondamentaliste» d'une singularité qu'il ne fallait pas nier mais expliciter, mettre en question. *Les Grammaires de la ville*, écrites en 1981, sont l'aboutissement, sans doute partiel, de ce long travail, long par ses exigences, long aussi parce que d'autres responsabilités m'avaient détourné de la situation de chercheur-enseignant à plein temps. À l'inverse, *L'Imaginaire de Marseille* (1990) était davantage inspiré par mes souvenirs plus ou moins conscients mais restait dans une

démarche objectivante. La géographie culturelle ne réside-t-elle pas dans cette ambiguïté entre subjectivité et objectivité ?

## RETOUR À LA MATÉRIALITÉ DES LIEUX ET DES PRATIQUES

Le témoignage que je livre dans cet ouvrage s'ancre sur les itinéraires qui, dans ma ville natale, le Marseille de l'enfance et de l'adolescence, m'ont ouvert à la connaissance du monde, ont façonné ma personnalité et modelé mon regard sur la ville, partant, ma conception de l'urbain. Raconter sa vie et raconter sa ville sont ainsi étroitement associés. C'est à une échelle fine, celle des lieux et leur enchaînement que s'accrochent mes souvenirs d'enfance, dans une construction de la mémoire qui, chez moi plus géographique qu'historique, agrège et confond les différents moments de l'expérience, superpose dans l'esprit l'image du présent à un passé fait d'expériences transmises ou directement vécues.

Ce retour, faute de mieux — je ne vis pas à Marseille et mes dernières observations scientifiques sur cette ville remontent aux années quatre-vingt-dix —, à un impressionnisme du moment pour reconnaître l'actuel et à plus forte raison le projet ou l'avenir qu'il porte, n'est que suggestion fragile. L'individu reste de son temps, peu capable, même s'il se veut curieux et tolérant, de dépouiller le vieil homme. Telle est la prudence avec laquelle il faut accueillir ce regard d'aujourd'hui qui accompagne les promenades-dessins échelonnées sur dix ans que j'ai accomplies avec Sophie Bertran de Balanda. Julien Gracq, écrivain, glissait sur la difficulté, acceptant telle quelle la «modernité». René Allio, je le sais par nos dernières conversations, en était conscient mais en souffrait. Il n'aimait pas l'un de ses derniers films *Retour à Marseille*. La reconnaissance (que les

mânes de Ricœur me pardonnent) prise à tous les sens du terme implique, plus ou moins, une remise en question de soi ou du moins de notre rapport avec quelque chose qui nous échappe, le temps long, les tendances séculaires, le décalage entre les rythmes urbains et nos propres rythmes, la fragilité à la fois de notre temporalité et son décrochage avec celle de la ville.

La géographie, de son côté, paraît échapper aux temps des hommes, les inclure dans sa « diversité ». Surtout si l'on pense au « presque immobile » cher à Fernand Braudel : temps de la terre et de la mer, temps des paysages et de leurs aménagements, qui se distinguent de la durée bergsonienne. Pourtant l'individu en société, créateur, gestionnaire, observateur, simple usager (pourquoi pas usagé ?) est pris dans ces temporalités qui le dépassent en rythmant son existence et ses pensées : la réalité géographique et ses répercussions, orchestrées par l'histoire. Le témoignage de l'habitant est un accès à la connaissance, évidemment soumis à critique. La ville est ainsi modelage, mais aussi source d'information. Enfance et adolescence sont des périodes de fabrique du regard porté sur les choses et les autres hommes. Étapes à la fois patrimoniales et expérimentales les enregistrant plus ou moins tôt surtout dans nos temps à mutations rapides (en particulier techniques). La biographie à l'égard de son environnement se doit d'être à son tour reconnaissante.

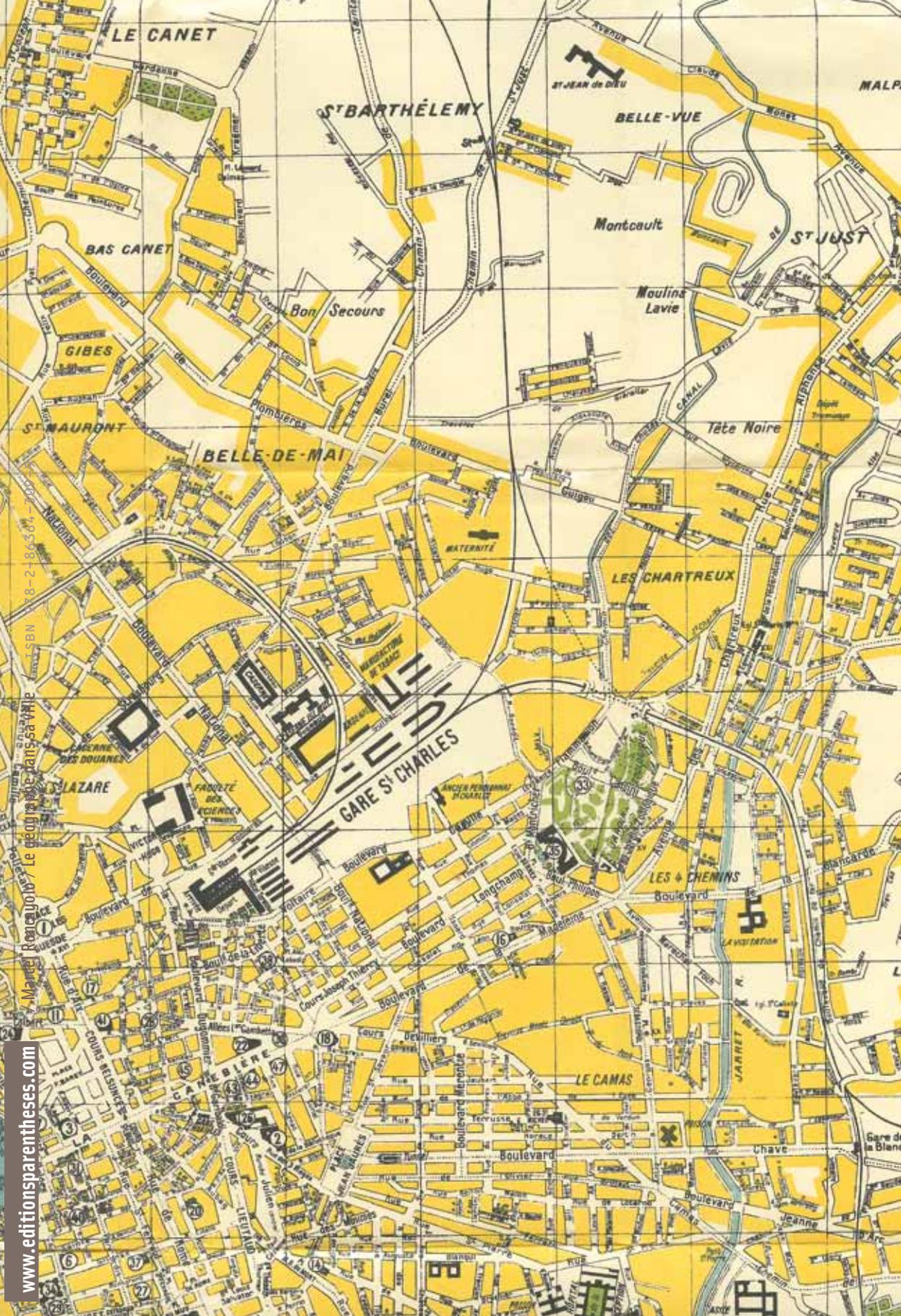
De nouveau, comme la période initiale de nos rapports avec la ville, les lieux deviennent des points d'accrochage du constat, de la réflexion, à travers résistances et mutations. Mais les lieux n'existent pas que pour eux-mêmes. Ils sont l'occasion de rencontres, de croisement ou même d'affrontement, donc de rapports avec l'extérieur, d'itinéraires.

## TOUTE BIOGRAPHIE EST PATRIMOINE

Quitte à me répéter, je reviendrai sur les rapports entre géographie et autobiographie. La démarche et la méthode (mot ambitieux) se gardent de toute déviation régressive. C'est aujourd'hui qu'il faut juger du passé. La biographie est question de vie personnelle, surtout quand il s'agit de son propre témoignage : elle est propre à l'individu, même si celui-ci résonne de mémoire collective ; mais telle quelle, irréfutable dans sa spécificité, elle est patrimoine. L'objet et le regard que l'on porte sur sa ville émanent de la même source, que l'on accepte ou que l'on refuse les termes du constat. Le modelage vient de notre entourage et la ville en est l'une des plus fortes expressions, plus encore que toute forme d'habitat par sa complexité et ses multiples incitations. La ville est une école, et non seulement un site d'écoles, elle fait naître des sentiments d'appartenance et d'appropriation, agit entre l'individu et les collectifs.

L'acteur, qu'il soit identifié ou qu'il se résume en l'homme « lambda », devient témoin privilégié non par sa neutralité mais par sa subjectivité à des échelles de plus en plus variables. On retrouve, plus sophistiquées, les découvertes de l'enfance.

Une épistémologie qui tranche très brutalement entre le domaine du macro (des ensembles) et celui du micro (ce qu'il ne faut pas réduire au plus petit, mais qui s'appuie sur les acteurs et les actions) ne me semble pas efficace : texte et contexte restent à associer. Je ne vois pas de méthode normée qui permette le passage. Affaire de sensibilité plus que de mise en forme théorique. Affaire d'art, alors ? Mon goût pour l'apport des impressionnistes et postimpressionnistes sur l'hausmannisation et la ville qui en résulte vient de là.



# I

## La ville de l'enfance et de l'adolescence

*« Allez à Marseille : Marseille vous répondra. Cette ville est une leçon. L'indifférence coupable des contemporains ne la désarme pas. Attentive, elle écoute la voix du vaste monde et, forte de son expérience, elle engage, en notre nom, la conversation avec la terre entière. Une oriflamme claquant au vent sur l'infini de l'horizon, voilà Marseille. »*

Albert Londres, *Marseille, porte du Sud*, 1927



Les Quatre-Chemins justifiaient leur nom par le croisement de quatre voies : la première était le chemin de la Madeleine, devenu boulevard, et venant de la ville, se prolongeait par le chemin des Chartreux. Celui-ci avait été construit au XVIII<sup>e</sup> siècle et promu successivement route départementale puis nationale 8 bis. Il était moins l'axe principal d'un quartier qu'un relais commercial et scolaire entre ville et banlieue : un entre-deux. La limite de l'octroi, fixée fin XIX<sup>e</sup> siècle, divisait le quartier en s'attachant au pont et à la voie ferrée en direction de Toulon ; elle créait une fracture sensible dans le paysage et surtout dans l'ambiance sociale. En réalité, sur tout le chemin, les constructions étaient très hétéroclites, entremêlant leurs façades entre maisonnettes anciennes du faubourg à deux fenêtres, prolongeant cours et jardins vers le Jarret, maisons classiques à trois fenêtres du XIX<sup>e</sup> siècle et immeubles plus cossus de type post-haussmannien. Une vieille laiterie trouvait encore sa place ; de même l'espace, jardin et chapelle, d'une petite communauté religieuse.

Une autre direction oblique réunissait dans le carrefour le boulevard-promenade de Longchamp au nord, création ambitieuse des années 1830, et le faubourg de la Blancarde qui, au-delà du Jarret, s'étirait vers Saint-Julien. Ce dispositif mettait en évidence l'importance des propriétés bourgeoises du terroir, des bastides qui subsistaient entre Chartreux et Blancarde, et avaient souvent donné place — en dehors du grand monastère ancien des Chartreux, survivant par son église —, à des établissements religieux ou de secours. Cela confirmait l'impression d'entre-deux, accentuée par la présence de guinguettes et les souvenirs d'un jardin botanique sacrifié au chemin de fer. Au nord, la colline de Longchamp avait



Le palais Longchamp (Henri-Jacques Espérandieu architecte, 1862), photochrome de 1895.

servi de point d'arrivée aux eaux de la Durance, devenant château d'eau, d'où se déversaient des canaux de dérivation vers une grande partie de la ville. Ces travaux avaient entraîné l'établissement dans les années 1850 d'un grand jardin zoologique puis la construction d'un palais-musée (beaux-arts et sciences naturelles), celui de Longchamp.

### *Un carrefour social*

Les Quatre-Chemins des Chartreux, lieu de ma naissance et de mon adolescence, étaient ainsi des points de rencontre. C'était la limite entre la ville bourgeoise des quartiers Longchamp et le faubourg des Chartreux gagné par l'industrialisation, entre les formes finissantes de la centralité commerciale et celles du terroir, caractérisé par les bastides, par des établissements religieux, repoussés de sites plus urbains et par une première génération de lotissements populaires. Un lieu de « porosité », une zone intermédiaire, impossible à qualifier de manière schématique et qui ne collait qu'imparfaitement aux images que l'on se faisait de Marseille. Un film tardif sur la jeunesse de Marcel Pagnol plaçait l'école primaire que



Détail de la façade du théâtre des Variétés, Joseph Letz, architecte, 1887 ; médaillon dédié à Jacques Offenbach.



Le bâtiment des Nouvelles Galeries, Léon Lamaizière architecte, vers 1910.

Tour de France cycliste rassemblaient alors les curieux. C'était la partie de la Canebière la plus fréquentée, mêlant promeneurs et sprinters, accumulant certaines heures des queues de spectateurs en attente. Le café de cœur de mon père était le *O'Central*, à côté du Gymnase, là où il avait quelque chance de rencontrer d'anciens camarades du conservatoire et où, tout petit, j'admirais les acteurs prometteurs, tel Andrex.

En deçà des boulevards tracés sur l'emplacement des anciens murs, l'élargissement haussmannien de la rue Noailles avait entraîné la construction de grands immeubles reproduisant le modèle parisien, d'hôtels majestueux, de banques, et d'appartements devenus rapidement bureaux. Par ailleurs, on ressentait le phénomène de percée, la pression d'alentours faits de rues plus anciennes, Belsunce d'un côté, Noailles de l'autre, aux activités moins cotées. Il restait tout de même le théâtre des Variétés, où l'opérette moderne, y compris américaine, fleurissait. Et surtout, à l'emplacement des maisons de la vieille rue Noailles, un bâtiment des années 1900, qui se voulait signal de modernité et abritait les *Nouvelles Galeries*. Structure métallique, cloisons légères en tissu ou synthétiques, accès très libre de la clientèle aux étals, les « Galeries farfouillettes » étaient le grand magasin populaire de la ville dans lequel ma mère y trouvait le plaisir des hasards. Leur incendie tragique en 1938 marque, peut-être, la fin d'un temps de Marseille.

Restait enfin la Canebière initiale, débouchant sur le port. Elle était dominée, place de la Bourse, par l'architecture à la fois fonctionnelle et emblématique de la Chambre de commerce, qui à l'apogée de sa puissance au moment de Suez, s'était un peu détachée de la vieille ville pour se rapprocher de la centralité sociale. À ce moment

Façade du Palais de la Bourse, Pascal Coste architecte, photographie de François Kollar, 1935.



historique où le grand commerce marseillais et l'État marchaient de concert, le pouvoir économique était ainsi venu se placer au centre, entre les deux lieux du pouvoir politique, la Ville (la mairie) d'un côté et le Département (la préfecture) de l'autre. On sentait déjà que les activités cotées se portaient vers le sud. La rue de Rome, fidèle à ses constructions d'origine, accordait, en raison de sa proximité avec les marchés, une priorité aux commerces alimentaires de renommée (c'est là qu'officiait mon grand-oncle dans une boucherie de luxe) ; le « chic » de la rue Saint-Ferréol, où allaient s'associer les grands magasins, les banques et les boutiques de luxe et qui, dans l'entre-deux-guerres, s'affichait comme lieu d'expériences architecturales : la banque d'Algérie, puissante dans son enveloppe Art nouveau, les Dames de France, construction stricte en ciment, distinguée et un peu froide, et surtout irruption du cinéma, avec ce manifeste Art déco qu'était le *Rialto* et, dans les années trente, le premier cinéma à salles multiples, le *Rex*. Au-delà encore, le début de la rue Paradis grimpait vers les quartiers du sud, ceux de la « richesse », ancrant au passage les



être l'entrée solennelle de Marseille, ornée d'un arc de triomphe paradoxal (à la gloire de l'expédition d'Espagne sous la Restauration), n'était qu'un faubourg incertain entre gare et port. Le mémoire d'urbanisme de Jacques Gréber était riche de photos inquiétantes sur l'état de ces lieux, « l'hygiène » et l'usure de tels « coins », souvent centraux, de Marseille.

L'événement historique avait néanmoins bousculé ce tableau à la fin de mon adolescence. À l'opération hygiéniste des « terrains derrière la Bourse » s'était ajoutée la destruction d'une partie du vieux Marseille, sous la pression de l'occupant allemand. Entre ces deux moments, l'incendie des *Nouvelles Galeries*, en 1938, avait marqué le début de la longue « chute » du prestige de la Canebière et ébranlé le pouvoir municipal, pour un temps du moins. Le Marseille de ma jeunesse se fermait sur ces ruptures et blessures, aggravant la dissymétrie héritée entre le nord et le sud.



L'avenue des Chartreux, vue vers les Cinq-Avenues. ↑

Vue de la fenêtre, côté avenue des Chartreux : les étapes de l'urbanisation, du faubourg routier des Chartreux aux grands ensembles des années soixante. →

Vue de la fenêtre arrière : entre l'avenue des Chartreux et le jardin zoologique ensemble construit sur les anciens terrains de l'usine Picon. → →

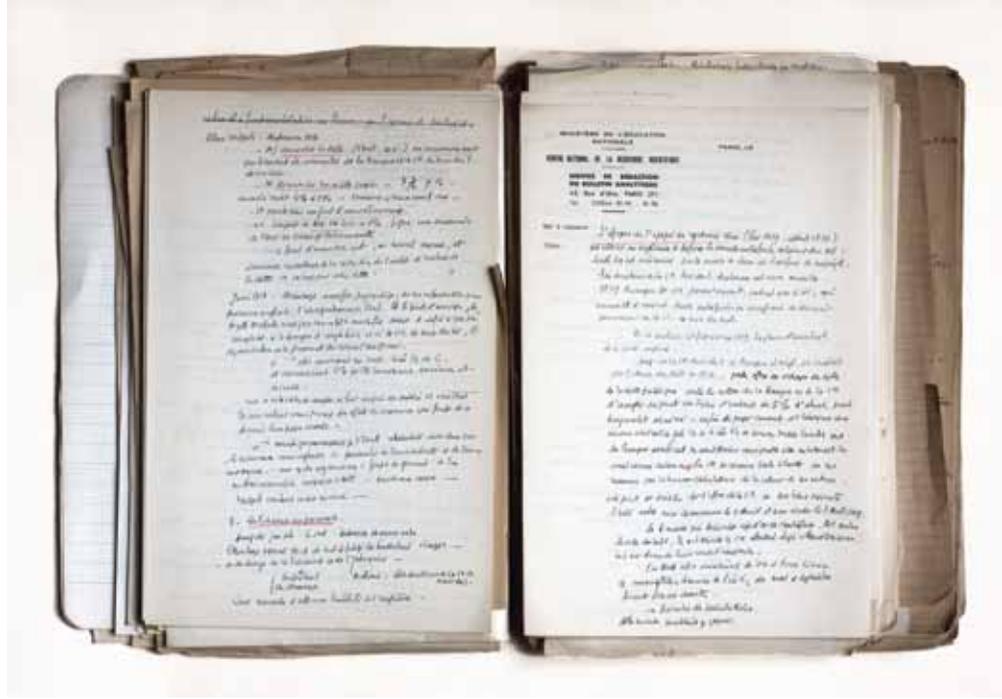
Dossier de notes manuscrites et d'études. → → →

Le bureau. → → → →

Les carnets de relevés en archives et les outils du géographe. → → → → →

L'appartement familial de l'avenue des Chartreux à Marseille, photographies de 2016.



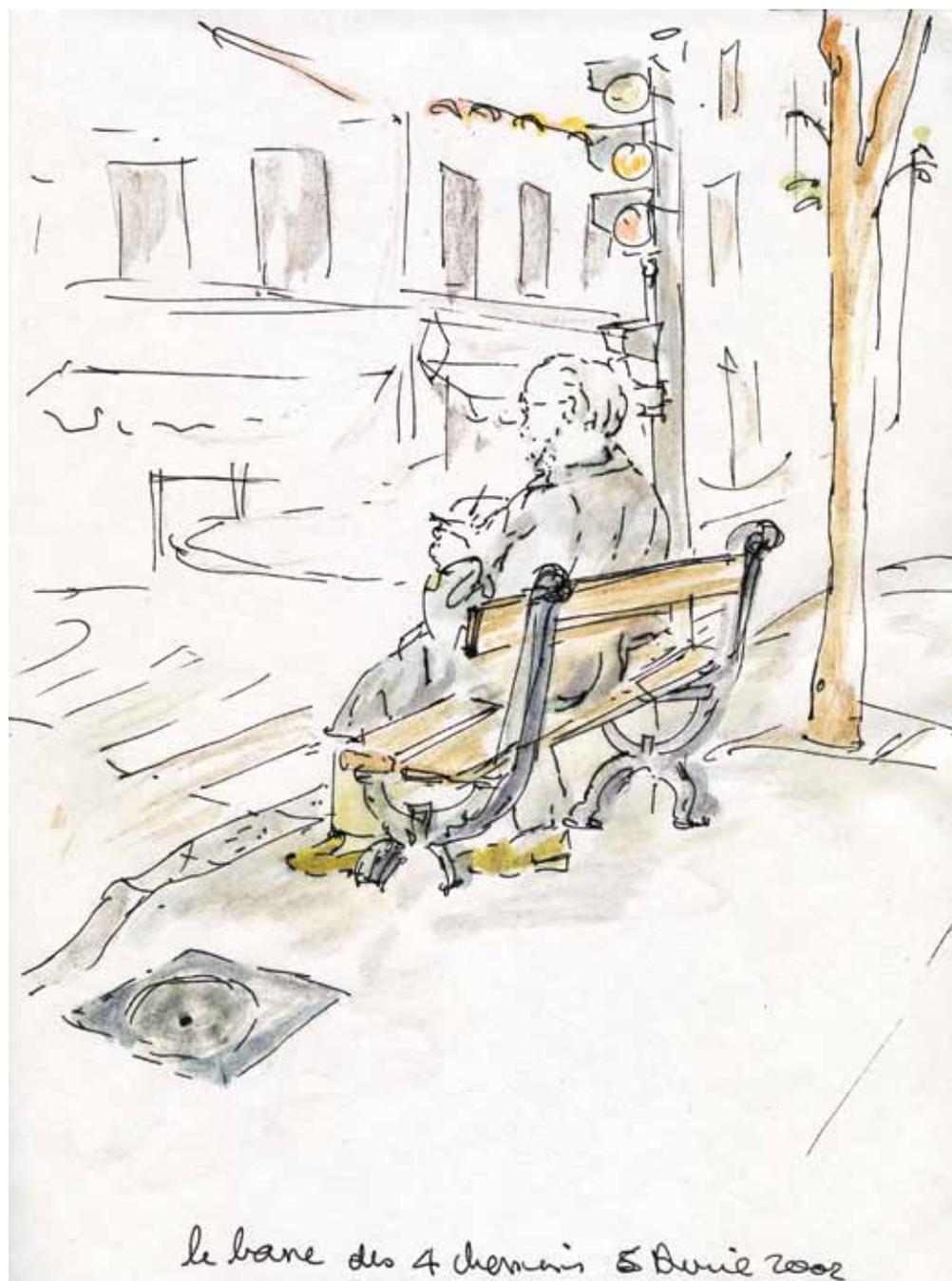




II

**2002-2012**  
**« Re-connaissance »**

**Balades  
dans le Marseille  
d'aujourd'hui**



## PRÉAMBULE I

## Le géographe et le dessin

MARCEL RONCAYOLO

*« L'ancienne ville — l'ancienne vie — et la nouvelle se surimposent dans mon esprit plutôt qu'elles ne succèdent dans le temps : il s'établit de l'une à l'autre une circulation intemporelle qui libère le souvenir de toute mélancolie et de toute pesanteur ; le sentiment d'une référence décrochée de la durée projette vers l'avant et amalgame au présent les images du passé au lieu de tirer l'esprit en arrière. »*

Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, José Corti, 1985

Cet amalgame intemporel, j'y ai largement adhéré dans mon regard porté sur mes souvenirs d'enfance. La re-connaissance de la ville actuelle me paraît néanmoins impliquer une attitude plus critique à l'égard du paysage. Considérer la ville comme faite de simultanés impose d'en détacher les éléments, les temps successifs entrecroisés, et de se rapporter aux lieux. Cela évite une conception dissuasive de la modernité : elle n'est pas donnée *a priori*, elle se fabrique de jour en jour et souvent de manière contradictoire. C'est à travers la composition des lieux dans leur structure interne et leurs liens extérieurs que cette démarche peut se développer. Sans doute peut-on y voir l'effet de ma subjectivité, de mes attaches biographiques à Marseille, de ma position professionnelle d'historien-géographe distincte de la

sensibilité du grand écrivain géographe cité plus haut. Mais plus encore, la conscience de notre temps, de l'écart croissant qui s'établit entre transmissions et expériences dans la modernité, toujours en compétition. Les durées différentes, le temps court se réintroduisent irrésistiblement. Le retour aux lieux et à leur matérialité est gage de rigueur.

Le dessin surprend dans l'instant l'héritage matériel des temps. Il est alors une étape indispensable parce qu'expression première, peut-être, du rapport entre matérialité et représentation. Celui-ci apparaît dans la pratique et dans le geste du dessinateur. Je m'en remets alors aux réflexions d'Alain, l'un de mes maîtres, lues dans le *Système des beaux-arts*. Les deux mots très proches et très complémentaires de *trace* et de *tracé* impliquent l'un et l'autre le mouvement. Ainsi renoue-t-on avec ces médiations incontournables que sont par exemple les échelles et les perspectives. Le dessin n'est certes pas explication, mais c'est un révélateur, une manière de questionner.

Ces promenades-dessin(s) avec Sophie Bertran de Balanda ont été abordées comme méthode pour reconnaître le passé et partir « en reconnaissance » d'un Marseille qui n'était plus celui de mes souvenirs. Elles ont été invitation à y « lire » ce qui est permanence ou désagrégation, en rebond ou en germe. Prétextes aussi à confronter nos points de vue, parfois opposés, sur les changements observés. Si bien que ce témoignage n'est plus seulement déposition personnelle mais discussion.



## PRÉAMBULE II

## « Le dessin-mémoire »

SOPHIE BERTRAN DE BALANDA

Dessiner la ville natale de « l'autre », c'est dessiner avant tout la forme du lieu, révéler les traces du passé, esquisser le futur encore en chantier.

Venir, revenir sur les lieux, refaire les trajets, repérer le moment où le souvenir brouille les cartes. Tranquillement, se poser quelque part au coin de la rue, à la table d'un bar, à un balcon, à la fenêtre, en haut ou en bas, en face à face ou en retrait du lieu choisi, s'arrêter pour dessiner là où c'est possible.

Suivre les traces du géographe, écouter l'historien interpellé la ville traversée ou observée, s'efforcer d'être au-dessus de la mêlée et prendre acte du paysage. Il n'y a qu'un seul point de vue, celui du regard qui sélectionne un angle de rue, une découpe de toiture, le feuillage d'un arbre. On ne voit plus le désordre familier du quotidien. Étrangement les personnages ne s'impriment pas dans le dessin, comme s'il s'agissait de simples passants que la ville n'aurait pas eu le temps d'imprégner.

Le dessin s'approprie le changement ; il est daté par une barrière de chantier ou l'échafaudage d'un immeuble qui s'installe dans une friche industrielle.

Le meilleur dessin est celui de la première fois.

Un tracé automatique qui part d'un point, un toit, le profil d'une statue ou d'une colline. La main glisse sur le papier l'air de ne pas y toucher, le stylo trace dans l'urgence, le pinceau d'aquarelle étale vite la couleur pour prendre la lumière. Pendant ce temps, une conversation attentive aux brouhahas du quartier laisse une empreinte invisible qui devient à son tour, mémoire des lieux, « ma » mémoire. C'est la seule méthode pour faire entrer dans le cadre la sensation de ce jour-ci, à cette heure précise et préserver le bonheur simple de dessiner.

Dessiner sans attendre la réponse, ne pas chercher la séduction, essayer d'être juste, être vigilante à tous les signes. Tracer un parcours pendant que le géographe décrit le rythme du trajet qu'il a gardé en mémoire, noter ses observations, traduire ses doutes, suivre les essais d'interprétation de notre



objet, la ville, et à travers ces intimes rencontres avec des morceaux de ville choisis, toutes les villes. Le résultat ne se livre pas immédiatement, il faut attendre un jour ou deux, puis reprendre le carnet, tourner les pages, faire le vide, et enfin découvrir le dessin. C'est une impression étrange, le passé est déjà sur la feuille, avec les bruits de la ville, nos échanges, la chaleur ou le vent, tout se remet en mouvement.



« Je suis un marcheur de ville.  
Dans le déplacement, je saisis moins les lieux  
dans leur fixité que dans leur enchaînement. »



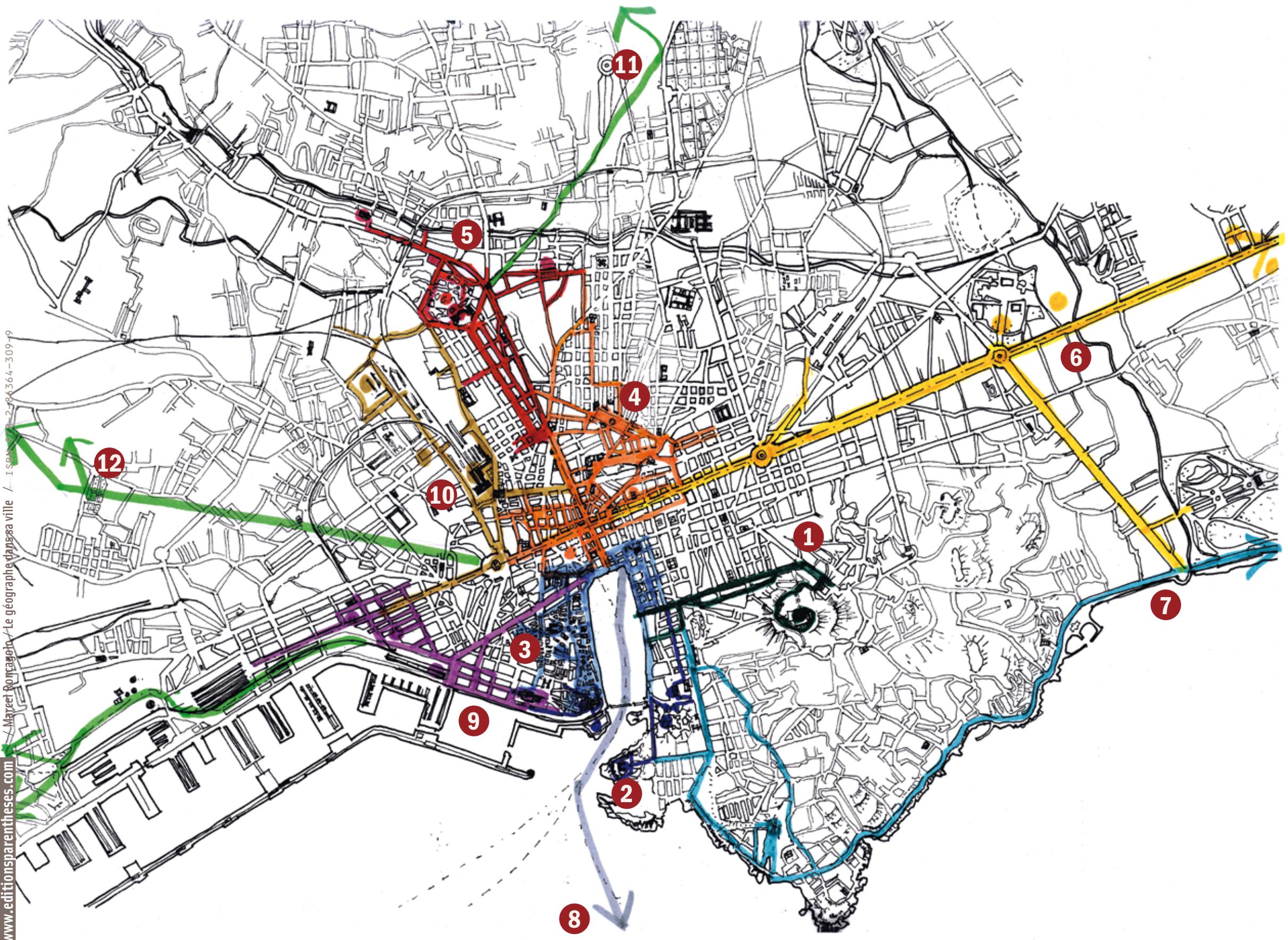
## Les balades 2002-2012

*Dix années de parcours dans Marseille à reprendre les tracés de la ville de l'enfance en partant du quartier natal des Cinq-Avenues avec des aller et retour à pied, en métro ou en tramway pour revenir à la table de travail du géographe. Douze parcours qui tissent une trame singulière sur le plan de la ville illustrés et commentés par Marcel Roncayolo [en noir et en rouge] et Sophie Bertran de Balanda [en bleu].*

- 1** — Notre-Dame-de-la-Garde par le boulevard Vauban et le boulevard Notre-Dame (14 juin 2008).
- 2** — Les balcons sur la mer : des jardins du Pharo (20 septembre 2002 / 4 août 2006 / 26 juillet 2007 / 26 juin 2008) à la Tourette (15 avril 2007 / 29 juillet 2013) en passant par le chemin de ronde du fort Saint-Nicolas (9 avril 2007).
- 3** — Le Vieux Port et alentour (30 avril 2002 / 6 novembre 2002 / 26 février 2009 / 29 juin 2010 / 28 août 2010 / 27 février 2013); le bar de *La Caravelle* (2 août 2002); le Panier (20 décembre 2003 / 17 juin 2004); les quartiers limitrophes : l'Opéra, le cours d'Estienne-d'Orves (23 janvier 2007).
- 4** — La Canebière et alentour : les Danaïdes (27 septembre 2002 / 11 avril 2003 / 12 juin 2004 / 21 avril 2007 / 10 juillet 2009 / 21 novembre 2009); le Salon Roncayolo dans l'hôtel *Louvre et Paix* (12 avril 2012); du cours Saint-Louis Les Capucins (14 mars 2009) au cours Belsunce (14 mars 2009 / 14 juin 2011) avec arrêt à la bibliothèque de l'Alcazar jusqu'à la porte d'Aix-Garibaldi (24 avril 2009); vers La Plaine : le cours Julien (14 avril 2004 / 6 octobre 2008); Éditions Parenthèses (25 juillet 2007 / 6 mars 2009 / 22 juin 2011); La Plaine (6 septembre 2008 / 24 avril 2009).
- 5** — Autour des Cinq-Avenues : l'avenue des Chartreux (5 avril 2002, 3 février 2007 / 16 novembre 2007); bar des Cinq-Avenues (22 juillet 2009); le palais Longchamp et le boulevard Longchamp (4 janvier 2008 / 3 mai 2008 / 14 juin 2008 / 8 décembre 2008 / 7 février 2009).

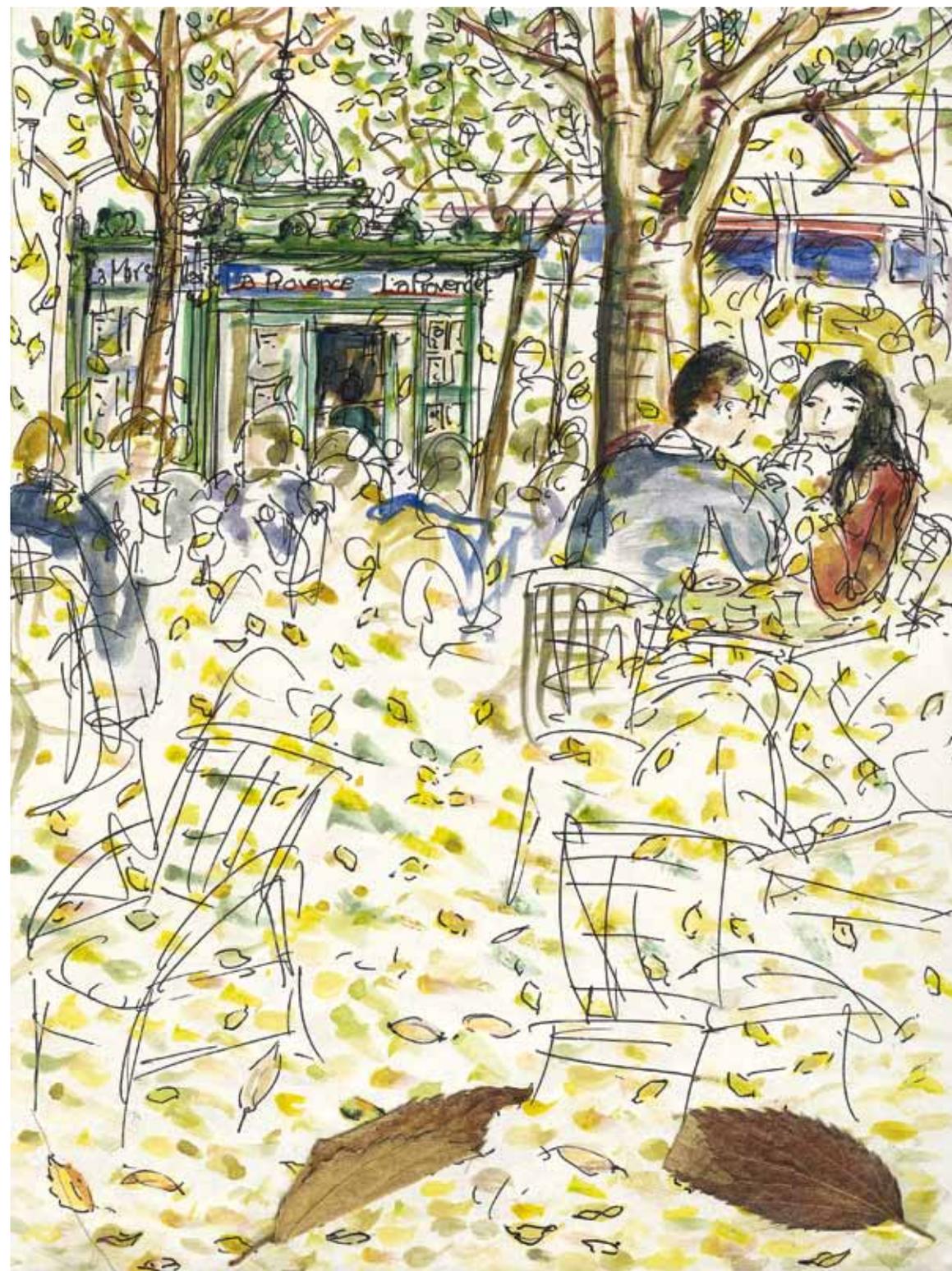
« La ville est paysage parce qu'elle est plusieurs paysages possibles selon qu'on la saisit par la perspective, la traversée ou la pause. »

- 6** — Les Prado : de la rue Saint-Ferréol, Rome, Castellane, rond-point du Prado vers Michelet jusqu'au « Corbu » (1<sup>er</sup> juillet 2011).
- 7** — Le littoral sud : Montredon (9 juin 2007), la Corniche, le Vallon des Auffes (6 mars 2007).
- 8** — La Rade en bateau : les îles du Frioul, Ratoneau, l'hôpital Caroline (juin 2002).
- 9** — Les Ports : le boulevard du littoral (28 février 2013); la rue de la République (26 mars 2006); La Joliette (24 janvier 2008); le collège Izzo (17 janvier 2009); les Archives départementales (6 mars 2009 / 18 mars 2009 / 17 octobre 2009) / le Silo (19 mars 2013).
- 10** — Saint-Charles, la gare (28 mai 2009), la friche de la Belle-de-Mai (octobre 2006); la Porte d'Aix (17 avril 2009).
- 11** — L'arrière-pays : trajet du nouveau tramway « La Joliette-Belsunce- Les Caillols » et retour (24 janvier 2008) ; traverse d'Haïti (26 octobre 2007); le moulin Saint-Théodore (30 juillet 2005).
- 12** — Les « quartiers nord », L'Estaque, Verduron (5 mai 2008); Val vert (3 juillet 2011), Sainte-Marthe (juin 2012, juillet 2013).



Cédant au plaisir de *l'otium*, nous avons pratiqué les lieux, en prenant le temps de nous poser dans chaque quartier traversé. Les bars et brasseries marseillaises ont été ainsi nos Q.G. de campagne :

*La Caravelle* (Vieux Port) / *Le Chalet* (Pharo) / *Les Danaïdes* (cours Joseph-Thierry) / *Le Mandarin* (cours d'Estienne-d'Orves) / *Il Caffè* (cours Julien) / *Le Jardin d'à côté* (cours Julien) / *La Kahéna* (rue de la République) / *Les Arcenaulx* (cours d'Estienne-d'Orves) / *Bar* (rue de la Palud) / *Le Beau Rivage* (Vieux Port) / *Bar de l'OM* (Vieux Port) / *Brasserie la Joliette* (place de la Joliette) / *Le Montricher* (Longchamp) / *Le Garibaldi* (L'hôtel Noailles) / *Brasserie de l'Alcazar* (cours Belsunce) / *Le Train Bleu* (gare de Lyon, Paris) / *Restaurant Le Français* (L'Estaque) / *Brasserie des Templiers* (face Centre Bourse) / *Chez Vincent* (avenue des Chartreux) / *Le Cinq-Avenues* (carrefour des Cinq-Avenues) / *Camion Pizza* (place Sébastopol) / *Glacier du Roy* (place de Lenche) / *Le Lamparo* (place de Lenche) / *Brasserie Le Grand Escalier* (boulevard d'Athènes) / *Buvette du jardin Longchamp* (palais Longchamp) / *Le Ventre de l'architecte* (Unité d'habitation Le Corbusier, boulevard Michelet) / *Chez Tito* (Montredon) / *Le Magenta* (cours Saint-Louis) / *Chez Sauveur* (rue d'Aubagne) / *Chez Angèle* (rue Saint-Laurent) / *Chez Jeannot* (vallon des Auffes) / bars place Sébastopol / *L'Européen* (rue de l'Europe, Paris) / *Les Grandes Tables* (Friche Belle-de-Mai) / bars de la place de l'Opéra / *Restaurant Corse* (La Joliette) / *Le Café le Parisien* (place Sadi-Carnot) / *Brasserie Maître Kanter* (place aux Huiles) / *L'Hosteria* (boulevard Philippon) / *Restaurant des Ports* (près de la tour CGM-CMA Zaha Hadid) / *Bar de l'Hôtel Meurice* (Bourse) / *Dock's Café* (cours Belsunce) / *La Samaritaine* (Vieux Port) / *Chez Toinou* (cours Saint-Louis) / *Restaurant du J1* / *L'Hippocampe* (L'Estaque-Riaux) / *Les Deux-Sœurs* (quartier Belle-de-Mai) / *Chez Noël* (Canebière) / *Le Petit Nice* (La Plaine)...



## BALADE 4

## La Canebière – Belsunce / Noailles – Plaine – cours Julien

Faire la Canebière pour elle-même, à pied, puis plus tard en tram des Réformés au Vieux Port, faire les itinéraires « en crabes » pour explorer ses « arrière-pays », sentir ce qui tissait la centralité marseillaise peut-être disparue.

### La fontaine des Danaïdes et la rue des Héros

Le chantier du tram va bon train et il vaut mieux regarder en l'air, les Danaïdes semblent grimper aux arbres.

La brasserie des *Danaïdes* offre un point de vue pour apprécier l'harmonie des détails des balcons de la rue des Héros, repérer la présence des arbres qui s'échappent des cœurs d'îlots pour se mêler aux platanes de l'espace public.



En haut de la Canebière, la montée de la rue des Héros vue depuis la terrasse des *Danaïdes*, square Stalingrad.  
Dessin du 27 septembre 2002, 12h.



Le cours du Chapitre avait pris forme en 1830 sur les terrains de la cathédrale nationalisés sous la révolution, lorsque la cité bourgeoise prenait ses marques dans ce glissement vers le terroir qui paraît alors éloigner Marseille du littoral et du port, en tout cas dessiner la ville à une autre échelle. C'est dans ce quartier, rue des Abeilles, que le frère de mon arrière grand-père, enrichi par le commerce du café, avait élu domicile en 1840 en rentrant du Venezuela.

Le Chapitre introduit la promenade Longchamp dans le prolongement des Allées, plus qu'il n'appartient dans son dédoublement au monde plus utilitaire de la route départementale (le boulevard de La Madeleine). Dans cette rue des Héros comme sur le cours Pierre-Puget, le charme discret de la grande bourgeoisie marseillaise s'exprime encore dans la simplicité du modèle de la maison à trois fenêtres : des parcelles plus profondes que larges permettant la succession d'une maison sur rue, d'un jardin ou d'une cour, parfois d'une maison de fond. À l'intérieur de l'espace bâti, une marqueterie d'espaces libres, plus ou moins arborés, qui font l'agrément des pièces à vivre.

Les rues austères qui croisent la rue Consolat gardent les traces du passé. On y trouve encore celles des «ABRI» de la dernière guerre.

Le Chapitre de mon enfance était le point de regroupement vers la banlieue, il était animé par les mouvements du tramway. Il a perdu ce caractère, il est aujourd'hui devenu un arrêt banal.

## Descente de la Canebière

Descendre et remonter la Canebière pour le plaisir, s'attarder sur un détail de façade, repérer les traces de ce qui n'est plus ou qui se recompose, l'exercice de la promenade n'a jamais été facile pour les anachroniques flâneurs que nous tentions d'être. Ballottés pendant les travaux du tram d'une installation de chantier à l'autre, puis désorientés après sa mise en service par les multiples obstacles et la distribution juxtaposée des usages : trottoirs plus étroits, couloirs de bus, rue, voies tramway.

Ce qui me frappe le plus, c'est l'impression d'une Canebière transformée en axe de circulation réservée au tramway, confisquée aux piétons, presque déshumanisée. Sans doute est-ce la prégnance dans ma mémoire d'une Canebière «intense», le lieu où se concentrait et se donnait en spectacle la vie marseillaise, agrégeant les multiples raisons de rencontre, d'attraction et de rassemblement : la promenade, le divertissement, la mode, les affaires, la culture, la formation, le «ventre». La Canebière était l'expression d'une centralité complexe, formée de ces entremêlements de pratiques, faisant confluer groupes sociaux, origines et trajectoires, ancienneté dans la ville ou transit, habitudes ou découverte. J'ai souvent évoqué pour la décrire l'image du talweg, celle d'un ombilic vers lequel coulaient tous les chemins de la ville depuis la banlieue la plus lointaine, alimenté par ses affluents, les rues alentour avec lesquelles s'établissaient des continuités de fréquentation. «Pièce commune de la ville», la Canebière vivait à la fois comme promenade, façade et accès. Peut-elle aujourd'hui retrouver un destin autre que le passage ?

C'est cette centralité historique qui s'est dé faite à partir des années soixante-dix par dispersion, en grande partie volontaire, des éléments qui la valorisaient. La Canebière a perdu ce qu'elle fixait par elle-même (librairies, cinémas, salles de spectacles,





Les immeubles amorçant  
la rue de la République.  
Dessin du 26 mars 2006, 11 h.



La façade latérale du bâtiment  
des Docks donnant sur la place  
de la Joliette.  
Dessin du 24 janvier 2008, 15 h.

## BALADE 9

# Les Ports

### La rue de la République

Nous parcourons la rue « impériale » de bout en bout, en marquant un arrêt sur la place Sadi-Carnot, au *Café parisien*, qui annonce ponctuellement une fréquentation renouvelée de la rue de la République. Il est encore animé par un boulo-drome en sous-sol. À côté, l'hôtel *Régina* ouvert pour l'exposition coloniale est tombé dans l'anonymat, il héberge maintenant la conservation des hypothèques où le géographe a passé de longues heures à consulter des archives.

Les immeubles haussmanniens de la rue de la République après un long processus d'appauvrissement sont en cours de réhabilitation après le départ forcé des occupants. L'histoire se répéterait-elle ?

Après l'échec de l'haussmannisation qui avait déclenché dans les années 1860 une crise immobilière sans précédent, il semble que l'on tente une nouvelle fois de réhabiliter le destin de la rue de la République. Le tram, les appartements rénovés, l'effort de régénération du commerce, ce nouvel habillage suffira-t-il à donner un sens urbain à cet axe ? Et surtout, réussira-t-on à contrarier le tropisme naturel de la résidence aisée vers les quartiers sud ?

### Les Docks

Au débouché de la rue de la République, les Docks imposent leur façade sur la place de la Joliette encore en chantier. Déjà, les constructions de verre enserrant cette architecture portuaire répétitive et rigoureuse.



## Retour au « cabinet de travail »

Si le lieu est souvent un déclic pour confronter un souvenir au présent, le dessin est lui un prétexte à fixer le paysage à un moment donné. Mais l'exercice « en chambre », à tête reposée, est nécessaire aussi pour replacer ces dix dernières années dans une période plus longue, celle d'une ville, natale pour nous deux, mais en des temps différents.

Assis de part et d'autre de la table de la salle à manger, on se prend à commenter un plan de ville, au hasard, 1810, 1830, 1852, 1875, 1933...

L'authenticité chronologique des plans peut être une authenticité de réalité ou de projet, mêlant parfois les deux sans distinction.

L'histoire de Marseille s'appuie sur le matériel cartographique dont nous disposons : des plans décrivant une situation telle qu'elle existe à un moment donné ou telle qu'elle est perçue ; et des plans prospectifs. Ce sont là des représentations de ce que j'appellerais « le futur antérieur », ce qui n'est pas forcément réalisé mais que l'on conserve dans l'esprit : c'est la définition même du projet...

Marcel Roncayolo exhume les archives qui ont porté ses projets de recherche entre grammaire et imaginaire, documents que nous croisons avec de nouvelles sources d'information sur les changements en cours.

Je suis passé d'un imaginaire qui négociait avec une certaine objectivité à la subjectivité de mes souvenirs et de mes sentiments. Cette démarche enlève tout esprit d'autorité et elle est, de ce fait, instructive, révélant plus nettement ce qui revient à ma personnalité dans l'exercice d'analyse de la ville. C'est une certaine humilité à laquelle il est important de retourner à la fin d'une vie de chercheur.

Travaillant sur les territoires de la mémoire nous travaillons à partir des associations d'idées que nos balades ont suggérées.

Le lieu est au point de rencontre d'une vision, d'une pratique et d'une réflexion. Il n'est pas seulement l'endroit où l'on se tient ; il compte d'abord par sa relation avec d'autres lieux, par ses rapports entre l'intérieur et l'extérieur. Et c'est ce mouvement tel qu'on le perçoit qui lui donne du sens.

Le géographe est installé à sa table, entouré de plans de Marseille, textes manuscrits, rouleaux, stylo, magnétophone...

L'œil rivé sur la carte, il cherche un détail sur le plan, un mot précis pour qualifier son impression. Les lunettes sur le front, il arrive à cette concentration qui est très proche de la rêverie.

Soudain, il se retourne en un mouvement rapide pour attraper un annuaire ancien où il vérifie l'emplacement d'un commerce dans la rue, un dictionnaire pour trouver le mot exact ou une note en quête d'une précision de date.

C'est une attitude apparemment dilettante. « C'est un jeu. »

De temps en temps je lance une question, banale. Il se redresse, l'attrape comme une balle au rebond et me gratifie dans le meilleur des cas d'un « exactement » joyeux qui me donne une place inespérée.

Nos dialogues animés semblent souvent décousus. C'est un leurre, car le géographe veille pour remettre en ordre lieux, itinéraires et pratiques, mémoire et histoire de Marseille.



L'image tellement incorporée de cette ville qui m'a modelée pèse toujours sur le regard que je porte sur elle. La ville natale apparaît dès lors dans sa contradiction : une ville que l'on croit ne pas avoir changé et qui réagit sur notre façon de l'appréhender dans le rapport entre l'actuel et l'hérité.

Les itinéraires de l'enfance n'ont pas le même sens quatre-vingts ans après. Les lieux ne peuvent pas être vus de la même manière, d'abord parce qu'ils s'inscrivent dans une échelle différente de la ville. Cela évite de tomber dans la nostalgie. Le changement (perçu) n'est pas de perte, mais suite d'expériences.

Au cours de ces dix années de promenades intermittentes, j'ai perçu les changements comme un jeu de tentatives pour relancer une ville qui, ayant perdu les anciennes formes de son attractivité et une partie de ses fonctions de négoce et d'industrie, cumulait des populations plus que des activités. Un Marseille déstabilisé essayant de trouver de nouveaux moteurs. Le projet, le discours et les réalisations semblaient se succéder dans le temps sans liaisons toujours apparentes. Du moins c'était mon ressenti...

La forme urbaine qui avait été précédemment secondaire est devenue une préoccupation centrale : le traitement de la ville dans laquelle on habite s'est substitué au projet économique de la ville industrielle qui produit.



Retour

18<sup>24</sup> Saussure

Des Rangs 23 Quilès

Il est LES VIEUX moi et le souvenir dans moi

- 4 chemins → 5 Av
- le Plateau Longchamps → le 5 Zoologie
- le plateau et son panorama
- le bar Lili-m
- 1 l'île initiale et de en maison et jardins (à mon enfant)
- 2 traverses 53/41 entre Palais Longchamps et le port Languedoc et la rue Languedoc

les lieux du jardin et du plateau  
 le Mosquée de Mergue "la maison"  
 l'éléphant / les frigos (cours) au  
 dessus du métro  
 la guate, les arbres, la cascade  
 de la rue de la Doune  
 sans person

le jardin est l'endroit au auvent le lieu de  
 la ville "les résultats de l'étape à la belle eau"  
 la ressource de la mi 33



créé à circonstances extérieures et par  
 contour de Marseille drainage interne

le Netno y remplace les bouffes.

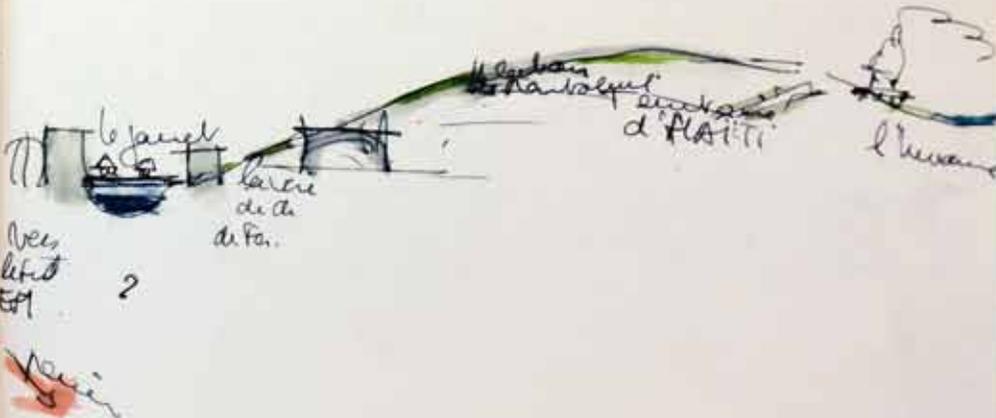
Les Strats

elles me comment je pense "strats" je l'ai pensée  
 beaucoup plus spj d'abord de mon épistémologie  
 CANON à l'île initiale (le lieu et qui se passe au lieu  
 du lieu)

→ église de châtains ou elle au lieu de l'église  
 et la rue (c'est la + belle de Marseille)  
 c'est ma paroisse la rue et l'église got père FOLS  
 (mon défunt et d'abord catalan mon amie got  
 père était aux lieux de omme et de l'église  
 de M. de l'église était de de la bibliothèque  
 mon got père au lieu  
 était l'élève de l'église  
 l'église et l'image faite  
 avec des monuments  
 il y avait l'ordre dans  
 je me souviens de voir dans  
 le sens "d'abord rend"



et la rue de l'église



parentés

Le projet parisien: c'est d'abord géographique  
interne le découpage est institutionnel  
non homogène et la religion ne suffit  
pas à l'immersion à cette échelle.  
détail à la fois 155 00/les diables aussi  
Buzon et autres

la limite: le pont du ch. de fer  
le poste d'octroi (d'abord au delà  
de l'Av. des Champs  
au XIX<sup>e</sup> - limite de la  
ville agglom.)  
à la frontière // à la  
campagne marseillaise

l'égérie de la capitale

est 1 an après l'achat  
des terrains le jardin  
a été loti progressif  
au XIX<sup>e</sup> la rue St Bruno

VOIE  
VERITE  
DES BONS  
NATIONAUX

la fenêtre est double universelle par rapport  
à l'opéra. bourgeoisie 3/ le lot  
de l'esquisse PICON au 3<sup>e</sup> du ch. de fer  
de ma gd on donnait 3/ la terre au

L'OPÉRA des 2 don 2900 de ch. de fer  
21 bld du J. Zodiaque } les 2 fenêtres

la fenêtre est double universelle par rapport  
à l'opéra. bourgeoisie 3/ le lot  
de l'esquisse PICON au 3<sup>e</sup> du ch. de fer  
de ma gd on donnait 3/ la terre au

l'esquisse le PICON (l'esquisse dans l'ouvrage la page  
il y avait les partisans qui avaient  
fait "à pied" une ligne centrale  
de résidences.



→ le loti industriel  
l'autre côté colline on voyait  
des jardins la fenêtre 3/ laquelle  
on faisait la gargoulette de ma  
gd mère paternelle.

23 usine  
picon  
L'opéra

→ dessin lors de la 2<sup>e</sup> expo  
coloniale. la tête usa mère et  
la gargoulette

la machine à coudre | travail des elle à façon  
vers 1931 la forme le cran

le projet au 29

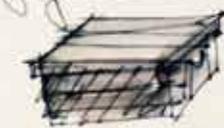
la cuisine, une sorte de cuisine 1 malle  
peu en suite 1 pièce sombre.  
1 appartement de dernière époque en  
il y avait 2 pièces  
sombres



avec 3 trams  
si le terrain  
la main (c'est  
travaillé)

les liens de ma gd. père  
1<sup>er</sup> coin intellectuel et  
mésural. je fonde à l'usine  
1 malle en  
fer.

STADE de Narbonne  
et les dessous égyptiens



→ à Barcelone à l'Opéra Maudit Jane aux Arcs  
les opportunités  
FAÇADE/JARDIN DEVONT/STADE

UNE COULEUR

les ouvertures à partir de "l'île urbaine"  
L'OPÉRA et le ch. de fer. on suivait ce ch. de fer  
on voyait les jardins "ouvriers" les grosses locos  
garage



la 1<sup>re</sup> usine s'en fait passer  
par premier type d'hali au centre  
d'un bâtiment des 1<sup>ers</sup> étages.

ajouter: pain et chocolat. que ma gd m. maternelle  
trouvait elle me menait là. le trajet elle avait dû  
le faire gare pour que son petit était plein de la  
gare de la Blancarde.

« La géographie n'est pas de rendre compte de la stabilité, d'un état d'équilibre, mais de discerner la fluidité à travers le moment présent. »





## Parcours



24 mars 1926 / naissance à Marseille,  
29 avenue des Chartreux.

Pâques 1932 / entre au Lycée Saint-Charles  
en 9<sup>e</sup>.

Juin 1943 / Bac A (mention TB), 1<sup>er</sup> prix de  
géographie au Concours général des lycées;  
2<sup>e</sup> prix l'année suivante au concours d'histoire.

Octobre 1943-1945 / interne au lycée Louis-le-  
Grand (Paris), en hypokhâgne et khâgne.

1945-1946 / repli à Marseille au lycée Thiers.

1946-1950 / École normale supérieure; obtient  
l'agrégation de géographie.

1950-1952 / Professeur au lycée Saint-Charles  
(Marseille) et doctorant. Lance le projet de  
recherche de sa thèse sur « La division sociale  
de l'espace urbain : essai sur la genèse des  
structures urbaines à Marseille ».

[RONCAYOLO, Marcel] [R. M.]

« Évolution de la banlieue marseillaise dans la basse-vallée de  
l'Huveaune », *Annales de géographie* (Paris), LXI<sup>e</sup> année, 1952,  
p. 342-356.

1952-1956 / Assistant de géographie  
économique et coloniale à la Sorbonne.  
Début de collaboration aux *Cahiers de la  
République*, revue scientifique de réflexion  
politique d'inspiration mendésiste, animée  
par un condisciple normalien et historien,  
Claude Nicolet.

« Repli français ou l'organisation franco-africaine », *Cahiers de la  
République* (Paris), n° 10, 1957, p. 122-126.

« La recherche du géographe, La recherche géographique », in  
MORÈRE Jean-Édouard (dir.), *Des chercheurs français s'inter-  
rogent, Orientation et organisation du travail scientifique en  
France*, Toulouse, Paris, Privat / Puf, 1957, p. 203-227.

- « Marseille : plan de la ville et spéculation, Quelques remarques de méthode sur l'accroissement urbain dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », in actes du 83<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes (1958), *Bulletin de la section de géographie du comité des Travaux historiques et scientifiques*, Paris, 1959, p. 245-262.
- « Quelques données pour une analyse géographique de la classe ouvrière en France », *Cahiers de la République* (Paris), n° 21, septembre-octobre 1959, p. 10-21.

1956-1965 / Pose sa candidature au CNRS mais préfère le poste d'agrégé répétiteur (« caïman ») puis de maître assistant à l'École normale supérieure. Découvre à travers les programmes les géographes allemands et américains, notamment les travaux de l'École de Chicago sur les métropoles et la transformation des villes qui conforteront son intérêt pour l'étude des phénomènes urbains récents.

- OLIVESI, Antoine, R. M., « Géographie électorale des Bouches-du-Rhône sous la IV<sup>e</sup> République », *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques* (Paris), n° 113, 1961.
- « Structure et hiérarchie dans la région marseillaise », colloque de l'association de Science régionale, *Cahiers ISEA* (Paris), n° 130, 1962, p. 159-178.
- « Les modalités géographiques du sous-développement », rapport particulier établi à la demande de la commission d'étude sur la politique de coopération avec les pays en voie de développement, 1962, annexe 1, p. 6-28.
- « Marseille », Paris, La Documentation française, « Notes et études documentaires », série « Les grandes villes françaises », n° 3013, 1963.
- « Le rôle de Marseille dans le développement de la région », *Cahiers de la République* (Paris), n° 53, mars 1963, p. 221-233.
- « Inégalités d'origine géographique en France », *Cahiers de la République* (Paris), n° 51, 1963, p. 56-77.

1965 / Entre à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) comme directeur d'études dans la 6<sup>e</sup> section présidée par Fernand Braudel. Dans cette période, il est chargé de créer un enseignement économique et social dans les lycées débouchant sur un baccalauréat de culture générale. Il contribue à constituer un premier corps d'enseignants pour lancer et tester ce projet, et crée les « Semaines d'études à Sèvres » (1967).

- « Géographie et villages désertés », *Annales – Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), n° 2, mars-avril 1965, p. 218-242.

- « L'élection de Gaston Defferre à Marseille », *Revue française de sciences politiques* (Paris), vol. xv, n° 5, octobre 1965, p. 930-946.
- « Migrations et régions », *Delta* (Marseille), été 1967 (nouvelle série).
- « Le "centre de la ville" à Marseille », *Urban core and inner city*, actes du colloque de l'université d'Amsterdam (11-17 septembre 1966), Leiden, E. J. Brill, 1967, p. 162-182.
- « Réflexions de méthode », *Urban core and inner city*, actes du colloque de l'université d'Amsterdam (11-17 septembre 1966), Leiden, E. J. Brill, 1967, p. 503-511.

1968 / Prend le secrétariat de la 6<sup>e</sup> section de l'École des hautes études en sciences sociales, poste qu'il occupera jusqu'en 1972, renonçant au poste d'inspecteur général de la nouvelle discipline qui lui est offert.

- « Division fonctionnelle et sociale de l'espace urbain », colloque de décembre 1971, *Bulletin de l'association des Géographes français* (Paris), n° 395-396, janvier-février 1972, p. 5-20, p. 31-35.
- Histoire du monde contemporain*, Paris, Bordas, 1973.
- BERGERON, Louis, R. M., « De la ville préindustrielle à la ville industrielle, essai sur l'historiographie française », in *La formazione della città industriale*, colloque de Sorrente, décembre 1973, actes publiés in *Quaderni Storici* (Urbino), n° 27, 1974, p. 827-841, 858-876.
- « Conjoncture de l'histoire urbaine en France », *Storiografia urbanistica*, Lucques, CISCU, 1976.
- R. M. et alii, « Une nouvelle histoire des villes », *Annales – Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), n° 6, novembre-décembre 1977, p. 1237-1254.

1978-1988 / Devient sous-directeur à l'École normale supérieure puis directeur-adjoint en 1981 tout en restant enseignant-chercheur à l'EHESS. À ce poste, il réforme l'entrée à l'École normale avec la création d'un troisième concours sans l'obligation des langues anciennes et avec des sciences sociales.

- « Città », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, G. Einaudi, 1978, tome III, *Città-Cosmologia*, p. 3-84.
- « Regione », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, G. Einaudi, 1979, tome VIII, *Labirinto-Memoria*, p. 772-797.
- AYDALOT, Philippe, BERGERON, Louis, R. M., *Industrialisation et croissance urbaine dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Paris I et l'EHESS, 1981.

« Territorio », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, G. Einaudi, 1981, tome XIV, *Tema, motivo-Zero*, p. 218-243 ; cet article fut traduit in *Territoire et territorialité*, Paris, ENS, 1983.

« Conclusions », colloque tenu à Lyon en 1982, *Actes du colloque de géographie sociale*, Paris, université Paris I, 1983, multig.

R. M. et alii, *Territoire et territorialité*, Paris, ENS, 1983.

« Le monde contemporain, 1914-1939 », *Le Monde et son histoire [1968-1973]*, Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1985, tome III.

« Le second XX<sup>e</sup> siècle », *Le Monde et son histoire [1968-1973]*, Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1985, tome IV.

« Dynamique d'une mutation urbaine », *Marseille ou le présent incertain*, Arles, Cahiers Pierre Baptiste - Actes Sud, 1985, p. 31-57.

COSTE, Michel, R. M., « Pourquoi la banlieue et de quoi s'agit-il ? », *Après-demain* (Paris), n° 274-275, *Vivre en banlieue*, mai-juin 1985, p. 20-22.

« Le local et le global : le local ? », in LE GOFF, Jacques, GUIEYSSE, Louis (sous la direction de), *Crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Royaumont en 1984, Paris, Economica, 1985, p. 107-111.

« Propos d'étape », in LE GOFF, Jacques, GUIEYSSE, Louis (sous la direction de), *Crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Royaumont en 1984, Paris, Economica, 1985, p. 227-234.

« Prélude à l'haussmannisation. Capitale et pensée urbaine en France autour de 1840 », in *Le città capitali*, sous la direction de DE SETA, Cesare Colloque d'Anacapri, mai 1983, Rome-Bari, Laterza, 1985, p. 133-148.

1986 / Est nommé Professeur à l'Université Paris X-Nanterre.

« Long term trends and problems of metropolitan Paris », in EWERS, H. J. (ed.), *The future of metropolis*, Berlin, New York, De Gruyter, 1986, p. 139-149.

« Croissance, quartier, centralité : le débat urbanistique des années 1840 », *Cities and Merchants : French and Irish perspectives on urban development, 1500-1900*, actes du colloque de Dublin en avril 1984, Dublin, Trinity College, 1986, p. 139-149.

« Le paysage du savant », *Lieux de mémoire*, tome II, *La nation*, Paris, Gallimard, 1986, p. 487-528.

« L'haussmannizzazione e la città industriale », in OLMO, Carlo (sous la direction de), *Nove lezioni di storia della città*, Turin, CELID, 1986, p. 21-34.

« Sistemi e metodi per l'analisi della popolazione », in OLMO, Carlo (sous la direction de), *Nove lezioni di storia della città*, Turin, CELID, 1986, p. 49-57.

« Le semis urbain français et les enquêtes sur la population agglomérée (1806-1812) », in *Les villes en France et en Italie sous le Premier Empire*, Rome, École française de Rome, 1987, p. 201-220.

« Avant-propos », in *Métamorphoses de la ville : crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Cerisy en 1985, Paris, Economica, 1987, p. 5-12.

« Durée et morphologie dans l'explication du paysage urbain », in *La qualité de la ville*, ouvrage présenté par Augustin BERQUE, Tokyo - Paris, Maison franco-japonaise, 1987, p. 81-87.

« Les vieilles dames du temps présent », *Journal des finances* (Paris), n° spécial, 1987, p. 14-28.

« Le temps et l'argent », *Journal des finances* (Paris), n° spécial, 1987, p. 28-34.

Préface in CARDIA, Clara, *Ils ont construit New York : Histoire de la métropole au XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Georg éditeur, 1987, pp. VII-IX.

*La città, storia e problemi della dimensione urbana*, Turin, Einaudi, 1988.

*La ciudad*, Barcelone, Païdos, 1988.

« Introduction », *Cahiers du CRH* (Paris), n° 2, 1988, p. 244-248.

« Les aspects de l'urbanisation en Europe orientale, centrale et occidentale, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », *Cahiers du CRH* (Paris), n° 2, 1988, p. 248-259.

« Centralité et centralisation : les utopies rationnelles », *Pouvoirs locaux* (Paris), n° 1, 1988, p. 84-89.

« La morphologie entre la matière et le social », entretien entre Marcel RONCAYOLO, Guy BURGEL et Philippe GENESTIER, *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 12-13, 1988, p. 42-59.

« De la logique de secteur au projet urbain », entretien entre Marcel RONCAYOLO, Christian DEVILLERS et Philippe GENESTIER, *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 12-13, 1988, p. 244-259.

« Les murs après les murs, Réalités et représentations de l'enceinte, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles : deux cas français », in DE SETA, Cesare, LE GOFF, Jacques (sous la direction de), *La città e le mura*, Rome-Bari, Laterza, 1989, p. 418-439.

« La croissance de la ville, les schémas, les étapes », in BERGERON, Louis (sous la direction de), *Paris, genèse d'un paysage*, Paris, Picard, 1989, p. 217-261.

« Paris en mouvement (1950-1985) », in BERGERON, Louis (sous la direction de), *Paris, genèse d'un paysage*, Paris, Picard, 1989, p. 292-295.

« Les strates de la ville : pratiques sociales et paysages », *Contribution au débat sur l'architecture de la ville*, Paris, Plan construction et architecture, 1989, p. 55-64.

- « Propriété, intérêt public, urbanisme après la Révolution, les avatars de la législation impériale », *Annales de la recherche urbaine* (Paris), n° 43, 1989, p. 85-94.
- « Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité », *Annales - Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), XLIV, 1989, p. 1427-1434.
- Préface in OZOUF, Marie-Vic, *La formation des départements ; la représentation du territoire français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, EHESS, 1989.
- Postface in MARGAIRAZ, Michel, *Histoire de la RATP : la singulière aventure des transports parisiens*, Paris, Albin Michel, 1989.
- « Une leçon de géographie », postface de la réédition de DION, Roger, *Le paysage et la vigne, essais de géographie historique*, Paris, Payot, 1990, p. 271-293.
- « Jules Romains et la ville ou une trop brève rencontre », in *Jules Romains face aux historiens contemporains*, actes du colloque de l'École normale supérieure (13-14 novembre 1985), parus sous le titre « Cahiers Jules Romains », Paris, Flammarion, 1990, p. 33-56.
- « Le contexte et les caractéristiques du développement de l'agglomération », *Île-de-France : pouvons-nous éviter le scénario catastrophique ?*, colloque tenu à Créteil, Paris, Economica, 1990, p. 31-40.
- « Les villes nouvelles de l'Île-de-France : bilan d'une expérience », *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1990, p. 353-358.
- « Image de la Corse », *La Corse*, Paris, Hachette, « Guides Bleus », 1990, p. 53-75.
- L'Imaginaire de Marseille : port, ville, pôle*, in *Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie Marseille Provence, tome v, 1990 [nelle éd. : Lyon, ENS Éditions, 2014].
- « La ville n'est jamais synchrone », *Architecture d'aujourd'hui* (Paris), n° 271, octobre 1990.

1991-1994 / Assure la direction de l'Institut français d'urbanisme, parallèlement à ses activités de professeur à Nanterre et de directeur d'étude à l'EHESS.

- « De la ville fortifiée à l'agglomération. La proximité, une base pour des projets communs ? », *Territoires* (Paris), mars-avril 1991, p. 39-44.
- « Aux origines de la ville », *Informations sociales* (Paris), n° 11, avril-mai 1991, p. 13-18.
- « Le capital et la ville », in *Marseille, la passion des contrastes*, Liège, Mardaga / Institut français d'architecture, 1991, p. 147-172.

- « Les horizons lointains », in *Marseille, la passion des contrastes*, Liège, Mardaga / Institut français d'architecture, 1991, p. 311-328.
- « La croissance urbaine », in *Marseille au XIX<sup>e</sup> siècle, rêves et triomphes*, Paris, Musées de Marseille - Réunion des musées nationaux, 1991, p. 20-41.
- « Port et ville : à propos d'un divorce ? », *Marseille* (Marseille), n° spécial *Marseille, un port*, n° 158, 1991, p. 66-71.
- « Port et ville, à propos d'un divorce ? », in *Marseille, la revue culturelle de la ville* (Marseille), n° 158, février 1991, p. 66-71 ; réédité in *Villes portuaires et enjeux internationaux*, Caen, Paradigme, 1991, p. 203-212.
- Texte inédit, préparé pour le centenaire de la mort d'Hausmann (1991).
- PAQUOT, Thierry, R. M., *Villes et civilisation urbaine (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Larousse, 1992.
- « Le département », *Lieux de mémoire*, tome I, *Conflits et partages*, Paris, Gallimard, 1992, p. 885-929.
- « Marseille, "grande ville populaire" : le regard de l'économie sociale », *Marseille* (Marseille), n° 164, 1992, p. 63-69.
- « Croissance régionale et cadres régionaux : Apories et ambiguïtés vues de Marseille (1800-1940) », in BERGERON, Louis (sous la direction de), *La croissance régionale dans l'Europe méditerranéenne, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, p. 143-155.
- Préface in MONTIGNY, Gilles, *De la ville à l'urbanisation, essai sur la genèse des études françaises en géographie, sociologie et statistique sociale*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Formes de villes* [recueil d'articles], Nantes, école d'architecture de Nantes, dans le cadre du programme « Ville, recherche, diffusion », 1993.
- « Le territoire et ses doubles », *L'Événement européen* (Paris), n° 21, *Europe : espace ou territoire*, 1993, p. 27-34.
- « Métropoles : hier et aujourd'hui », in *Métropoles en déséquilibre ?*, actes du colloque de Lyon (22-23 novembre 1990), Paris - Lyon, Economica - agence d'Urbanisme de la communauté urbaine de Lyon, 1993, p. 9-13.
- « Pour des espaces de pratiques multiples », entretien entre Marcel RONCAYOLO et André LORTIE, *Apur* (Paris), n° 30-31, 1993, p. 34-41.
- « Aux origines de la planification urbaine », in BECQUART, Dominique (sous la direction de), *Marseille : 25 ans de planification urbaine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1994, p. 15-47.
- « Transfigurations nocturnes de la ville », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, p. 48-51.

- « Mutations de l'espace urbain », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, p. 57-60.
- « La ville comme réseau de communications », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, p. 221-228.
- « Qu'est-ce que la cité globale ? », débat entre Marcel RONCAYOLO et Guy BURGEL, *Ville en parallèle* (Nanterre), n° 20-21, 1994, p. 35-49.
- « Une géographie symbolique en devenir », entretien in *Le Débat* (Paris), n° 80, *Le Nouveau Paris*, mai-août 1994, p. 304-319.
- Préface in Coll., *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- « La ville », in MOLLIER, Jean-Yves, ORY, Pascal (sous la direction de), *Pierre Larousse et son temps*, Paris, Larousse, 1995, p. 359-376.
- « Réflexions relatives aux transformations urbaines françaises (années 1980-1990) », in MOTTE, Alain (sous la direction de), *Schéma directeur et projet d'agglomération : l'expérimentation de nouvelles politiques urbaines spatialisées (1981-1993)*, Lyon, Juris service, 1995, p. 33-39.
- Préface in FREY, Jean-Pierre, *Le rôle social du patronat, du paternalisme à l'urbanisme*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- BONILLO, Jean-Lucien, R. M., « Marseille », in PINOL, Jean-Louis (sous la direction de), *Atlas historique de la France*, Paris, Hachette, 1996.
- « Réflexions sur le sens du patrimoine maritime », *Gazette des archives*, n° 174-175, *Les archives municipales et le patrimoine maritime et fluvial*, 1996, p. 436-440.
- Les Grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996.
- Marseille, Les territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 1996.
- « Conceptions, structures matérielles, pratiques : réflexions autour du "projet urbain" », *Enquête* (Marseille), n° 4, 1996, p. 59-68.
- « Ville, Introduction », in *Encyclopædia Universalis* [1980], Paris, 1996, p. 632-633.
- « Ville, mythe et représentation de la ville ancienne depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Encyclopædia Universalis* [1980], Paris, 1996, pp. 660-665.
- La Ville et ses territoires* [1990], Paris, Gallimard, 1997.
- « À propos de Marseille : projet portuaire ou projet maritime ? », in BAUDOIN, Thierry, COLLIN, Michèle, PRÉLORENZO, Claude (sous la direction de), *Urbanité des cités portuaires*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 181-200.
- « Images-témoins des mutations urbaines (1860-1920) », *Marseille, photographies et mutation urbaine*, Marseille, Musées de Marseille, 1997, p. 12-27.
- SANSON, Pascal, « Pour une culture urbaine », in LAMIZET, Bernard, SANSON, Pascal (sous la direction de), *Les langages de la ville*, Marseille, Parenthèses, 1997, p. 11-33.
- Préface in BACQUÉ, Marie-Hélène, FOL, Sylvie, *Le devenir des banlieues rouges*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- « Logiques urbaines », in DUBY, Georges (sous la direction de), *Histoire de la France urbaine* [1980], tome IV, *La Ville de l'âge industriel* (dirigé par Maurice Agulhon), Paris, Seuil, 1998.
- « La production de la ville », in *Histoire de la France urbaine* [1980], tome IV, *La Ville de l'âge industriel* (dirigé par Maurice Agulhon), Paris, Seuil, 1998.
- « Marseille, la ville, le port », CILAC (Vannes), n° 32, *L'archéologie industrielle en France*, 1998, p. 7-11.
- « Au carrefour des sciences sociales », entretien entre Marcel RONCAYOLO et Patrick GARCIA, *Espace-temps* (Paris), n° 68-69-70, *Les promesses du désordre*, 1998, p. 102-109.
- « Processus, rythmes et temps urbains, vers une lecture de la ville en mouvement », débat collectif, *Poïesis* (Toulouse), n° 7, *La ville en ordre et désordre*, 1998, p. 79-105.
- « Entretien avec Thierry Paquot », *Urbanisme* (Paris), n° 298, 1998, p. 6-13.
- Préface in FIJALKOW, Jankel, *La construction des îlots insalubres, Paris 1850-1943*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- BLAIS, Jean-Charles, R. M., *Martigues, Regards sur un territoire méditerranéen*, Marseille, Parenthèses, 1999.
- Préface in WIEL, Gérard, *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*, Bruxelles, Mardaga, 1999.
- RONCAYOLO, Marcel (sous la direction de), *Histoire de la France urbaine* [1985], tome V, *La Ville aujourd'hui : croissance urbaine et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 2000.
- « L'aménagement du territoire XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », *Histoire de la France, L'Espace français* [1989] (sous la direction de Jacques REVEL), Paris, Seuil, 2000, p. 511-643.
- « La porosité des guides avec d'autres genres, introduction », in CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne, COQUERY, Natacha, PEREZ, Jérôme, *Les Guides imprimés du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 122-129.
- « Géographie, nature et société ? », conférence de l'Université de tous les savoirs, tome III, « Qu'est-ce que la société ? », Paris, Odile Jacob, 2001.

« La modernité ? Approche des conceptions de la ville et de Paris capitale avant Baudelaire », in BOWIE, Karen (sous la direction de), *La modernité avant Haussmann, Formes de l'espace urbain à Paris (1801-1853)*, Paris, Éditions Recherches, 2001.

Préface in CURIE, Raymond, *Banlieues et universités en Île-de-France : pouvoirs, intérêts et conflits entre institutions et habitants*, Paris, L'Harmattan, 2001.

*Lectures de villes, Formes et temps*, Marseille, Parenthèses, 2002.

Préface in BERDOULAY, Vincent, SOUBEYRAN, Olivier, *L'écologie urbaine et l'urbanisme : aux fondements des enjeux actuels*, Paris, La Découverte, 2002.

« La ville est toujours la ville de quelqu'un », in *De la ville et du citoyen*, Marseille, Parenthèses, 2003, p. 52-73.

« Préludes », in BOWIE, Karen, TEXIER, Simon (dir.), *Paris et ses chemins de fer*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2003, p. 31-35.

« Aventure d'une veduta (1886) », in MOREL-DELEDALLE, Myriame (dir.), *La ville figurée, plans et vues gravées de Marseille, Gênes et Barcelone*, Marseille, Parenthèses, 2005, p. 60-69.

*Territoires en partage, Nanterre, Seine-Arche : en recherche d'identité(s)*, Marseille, Parenthèses, 2006.

CHESNEAU, Isabelle, R.M., *L'Abécédaire de Marcel Roncayolo*, Gollion, Infolio, 2011.

2012 / Le jury du Grand Prix de l'urbanisme lui rend hommage pour l'ensemble de son œuvre.

RONCAYOLO, Marcel (sous la direction de), *Territoires*, préfacé par OZOUF-MARIGNIER, Marie-Vic, Paris, Éditions Rue d'Ulm, Actes de la Recherche de l'ENS, 2016.



Geographienatale.

Les Quatre-chemins.

Geographie natale et retour à Marseille, associent souvenirs et interrogations sur l'actuel. Droits subjectivité audace, de part et d'autre, d'un essai d'objectivité. Retour à Solon grâce. Mon Marseille me renouait, s'imposait à moi ; le Marseille d'aujourd'hui m'échappe en grande partie. Reste une attitude commune : ne pas être dur. Mieux vaut m'en passer, en lieu de la nostalgie ; ni du changement et de la course infernale ni la revivis cruce. Le Marseille, industriel, colonial, maritime grâce aux brèches glorieuses. Le non-comparative, le se compare des de la ville, s'y confondent dans un pur des images en contourne la précision. Le passé est fait ; le futur sera étrange ou nous échappera bien vite. Mes impressions brèves devenues, considérées comme en ligne, de ce que se me dit de la moitié d'une ville l'importance quelque peu naïve et fluctuante de ces cas d'usage "crues". A la mesure de "des lieux". On voit la singularité, l'usage de regard de glorie ; s'agitant, plus-plus, de la mesure. Marseille nouvelle grâce ? et pour la Portillon. Une mise en scène, plus que p. ultime, de l'imagerie la plus contestable, non profane, mais

Trouver Marseille de la question - de quel est en. Entre le "rose", Bagin art drama est surtout celle (s'y que peut-on s'y me avec une pointe PC attend. Il faut savoir la qualité humaine de l. mais y échapper. L'unique programme de PC. se déstabilise de PD. de l'année 1971 (?) le non-comparative : le coup. (et en fait NYK)

le 26-06-11 . M.

Marseille "ville calamar" vision très du vieux trajet route de Lyon et de ses bordures de maisons basses alignées.

Paysage répétitif en long et en large. Jura + accès de l'ax christien et s'agit dans le B. Chemin de Toulon.

Image qui s'interpense entre les usages et les usages (Mars-terre) (S. Chou) de la ville non "l'usage" rue de Aubagne.

Comprenez du plan Depress. Vis le but de l'ancien ville populeraire avec "l'usage" XIXe et grande assemblée. C'est l'importance des "chemins".

Marseille ville l'usage et l'usage "ville" et Marseille [dominante de "village" à en et s'agitant. la chose plus significative que "usage" "usage".

Village qui s'agitant de village plus, mais de mesure de trajet / itinéraire. Pourrait de diversification d'admission et de diversification d'usage de ces chemins.

Ce que l'on appelle encore "chemins de Chaux" indiquent Marseille.

Pourquoi ne pas s'agitant (M. Marseille) Envoit l'usage et l'usage réflexion en "surface" plus qu'en itinéraire (l'usage) l'usage de l'usage Ville campagne "Village" + zones.

Marseille "république locale" Marseille "métropole" (Cot-grecque) Marseille ville-campagne et Ville calamar. Promoteur calamar.

Marseille et "l'usage" l'usage l'usage l'usage. de l'usage de l'usage. l'usage comme l'usage

OUVERTURE	
<b>La ville médiatrice</b>	7
<b>I</b>	
<b>La ville de l'enfance et de l'adolescence</b>	15
<b>La ville « cocon »</b>	17
<b>La ville de la marche et du tramway</b>	49
<b>Épilogue</b>	95
<b>II</b>	
<b>2002-2012 « Re-connaissance »</b>	
<b>Balades dans le Marseille d'aujourd'hui</b>	107
PRÉAMBULE I	
<b>Le géographe et le dessin</b>	109
PRÉAMBULE II	
<b>« Le dessin-mémoire »</b>	113
<b>Les balades 2002-2012</b>	118
BALADE 1	
<b>La colline de la Garde :</b>	
<b>Notre-Dame-de-la-Garde — bld Notre-Dame et alentour</b>	125
BALADE 2	
<b>Les jardins du Pharo / La Tourette</b>	135
BALADE 3	
<b>Le Vieux Port / le Panier</b>	143
BALADE 4	
<b>La Canebière – Belsunce / Noailles – Plaine – cours Julien</b>	159
BALADE 5	
<b>Avenue des Chartreux – Cinq-Avenues – Longchamp</b>	173

BALADE 6	
<b>Les Prado</b>	187
BALADE 7	
<b>Le littoral sud</b>	191
BALADE 8	
<b>La rade, les îles</b>	197
BALADE 9	
<b>Les Ports</b>	203
BALADE 10	
<b>Saint-Charles</b>	209
BALADE 11	
<b>L'arrière-pays, les Caillols et La Rose</b>	213
BALADE 12	
<b>Les quartiers nord</b>	219
ÉPILOGUE	
<b>Impressions de balades</b>	229
<b>Retour au « cabinet de travail »</b>	233
BIO-BIBLIOGRAPHIE	
<b>Parcours</b>	247